

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1 00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

VII.

En ne retrouvant plus le jeune homme qu'il croyait être resté auditeur invisible de la conversation des deux complices, un triste désappointement s'empara de Bourguignon.

— Pourquoi et quand M. de Valnac est-il parti ? A quel moment précis du dialogue s'est-il retiré de ce salon, et, surtout, quel motif l'a fait s'éloigner au lieu de m'attendre ? murmurait-il immobile au milieu de la pièce déserte.

Un léger coup de sonnette vint à bruir tout à coup au milieu de ses réflexions.

— Est-ce ces misérables qui reviennent ? se dit-il sans bouger de place et se demandant s'il devait ouvrir.

Après un petit silence, la sonnette fit entendre un second appel, mais tout aussi discret.

— Ce n'est pas de Jozèrs ni Perrier, car ils doivent me croire couché... déjà même endormi... et, pour me faire venir, ils sonneraient à tour de bras, pensa aussitôt le valet en se dirigeant vers l'entrée.

Ce fut Francis qui se présenta.

— Oh ! oh ! fit-il, je vois à ta mine, mon vieil ami, que je t'ai causé une désagréable surprise en n'attendant pas ton retour au salon.

— C'est la vérité, monsieur le comte. Quand vous avez sonné, j'étais en train de me demander pourquoi vous étiez parti et jusqu'à quel moment vous aviez écouté.

— Sur le dernier point, tu peux être tranquille. J'ai fort peu perdu de l'instructive conversation de ces drôles, car j'étais à peine en bas qu'ils arrivaient presque aussitôt sur mes talons.

— Ah ! c'était pour descendre dans la rue que vous êtes sorti ? dit le domestique en le regardant d'un oeil qui interrogeait.

— Oui. J'ai obéi à l'excellente recommandation que tu étais venu me faire dans l'obscurité au moment de ton voyage au coffre à bois : " Ecoutez. Je m'en remets à votre intelligence du soin de tirer parti de toutes les circonstances imprévues que pourrait faire naître la conversation de ces coquins. " Voilà ce que tu m'as soufflé à l'oreille. T'en souvient-il à présent ?

— Oui, oui, très bien. Et, alors, vous avez donc trouvé une circonstance à exploiter ?

— C'est de Jozèrs qui, stupidement, me l'a fournie.

— Eh ! eh ! ricana le valet joyeux, voyons un peu si, moi aussi, j'avais bien mis le nez sur sa bêtise. Est-ce que ce n'est pas quand, de lui-même... ce dont a fort ragé le docteur du reste, il a levé le lièvre qu'il se pouvait que votre sœur possédât quelque retraite aux environs de Paris... ce que j'ai appelé, en riant, une tour



Et son poing menaçant se tendit vers la porte...

de Nesles ? avait ajouté Bourguignon en se rengorgeant.

— Précisément. Cette phrase m'a fait soudainement souvenir d'une maison de campagne qui m'a appartenu et qui, il y a deux ans, devint la propriété de ma sœur. Si, depuis ce temps, elle n'a pas vendu cette demeure, Berthe doit se trouver, en ce moment, à Cochy-les-Bains, village, comme l'a dit le docteur, tout près de celui de Montfermeil.

Bourguignon tressauta de joie en s'écriant :

— Il faut partir... partir tout de suite... Nos gueusards ont déjà l'avance... il est important de les gagner de vitesse... Je ne veux pas qu'ils arrivent à Paul Avril avant moi.

— Crains-tu donc qu'il soit assez faible pour céder ces preuves dont tu parlais tout à l'heure à de Jozères et au docteur... ces papiers que, disais-tu, je veux me procurer à tout prix ? A cette question, le vieillard parti d'un sôlat de rire.

— Lui ! dit-il, je lui défie bien de rien livrer ! Pour le faire, il faudrait qu'il tût quelque chose en sa possession... et il n'a pas une ligne à vendre. Au début, j'avais voulu lui remettre tout en mains... mais je m'en suis gardé dès que j'ai eu étudié le caractère de ce garçon... Orgueil et vanité, le voici résumé... il n'était pas assez fort pour exploiter l'héritage de mon maître, cet imprudent qui, au troisième jour de sa puissance, s'est fait pincer dans les filets d'une belle femme qu'il a vue passer. Je l'avais pris la corde au cou, misérable et désespéré... Quarante-huit heures après il était déjà ingrat et se révoltait contre mes conseils... Aussi je l'ai laissé agir à sa guise et, en vrai hanetton, il s'est fait prendre à la première glu que son pas a rencontrée.

D'abord commencée en riant, cette longue réponse du vieillard s'était terminée sur un ton sec et évère qui contrastait avec sa voix ordinairement humble. Ses yeux s'étaient animés d'un feu sombre, et ce fut en se redressant de toute sa hauteur qu'il continua avec un accent qui dénotait une redoutable énergie :

— M. de Saint-Dutasse n'a qu'un seul et véritable héritier... et cet héritier, c'est moi !... Oui, moi qui vengerai mon maître, mort empoisonné par ces brigands maudits !

Et son poing menaçant se tendit vers la porte par laquelle étaient sortis le docteur et son gendre.

Puis, revenant à son idée, il s'écria vivement :

— Ne perdons pas de temps, monsieur de Valnac... il nous faut arriver avant eux à Olichy-sous-Bois.

Au lieu de s'empresse à l'appel du valet, le comte ne bougea pas de place.

— Oh ! nous avons bien le temps, dit-il en souriant.

— Ne savez-vous pas qu'ils sont montés en voiture en sortant de cette maison ?

— Si vraiment... mais ils ne sont pas encore arrivés, appuya Francis avec le même sourire.

— Ils le seront avant nous.

— Oh ! quelle erreur !

— Que voulez-vous dire ?

— Que, tout à l'heure, une idée m'est venue en entendant le docteur te déclarer que le cocher de fiacre, qui allait les conduire, prétendait, sans savoir le nom du village, pouvoir retrouver son chemin.

— Et quelle a été votre idée ?

— De descendre avant ces hommes et de mettre, avec ma carte, un billet de mille francs dans la main de ce cocher en lui en promettant deux autres à son retour, si, pendant huit ou dix heures, il promenait ses voyageurs de village en village avant de les conduire à destination.

— Et il a accepté ?

— Avec joie. Nous allons donc nous rendre chez moi où je donnerai l'ordre d'atteler sur-le-champ. Ma voiture nous aura déjà ramenés à Paris que nos gredins ne seront même pas encore arrivés là-bas.

— Partons vite.

Une demi-heure plus tard, le coupé du comte les emportait vers Olichy-sous-Bois.

— Le voyage sera-t-il long ? demanda Bourguignon quand on se mit en route.

— Cinq lieues... une heure environ.

— Alors, nous avons le temps de causer.

Pourtant, malgré ces derniers mots, le vieillard, tapi dans son coin, n'en resta pas moins silencieux pendant les vingt premières minutes.

— A quoi penses-tu ? commença Francis qui, après l'avoir respecté, finit par s'impatienter de ce mutisme.

— A vous, monsieur le comte.

— A moi ? Et que te dis-tu ?

— Je me demande si, au lieu de vous faire mettre le premier pied dans cette fange de crimes, où bientôt vous vous embourbez, il ne faudrait pas mieux vous laisser à votre ignorance du passé.

— J'en sais trop maintenant pour ne pas tenir, si exécration qu'il soit, à connaître le reste. Je veux tout tenter pour sauver ma sœur. Qu'un autre la trouve indigne de pitié, soit ! Mais ai-je le droit de la condamner, moi qui suis la cause première de son forfait ? Si, par un miracle de Dieu, le souvenir de son crime s'effaçait de ma pensée, il y resterait alors la mémoire de cette affection profonde, de ce dévouement de toutes les heures, de cette intelligente sollicitude avec lesquelles Berthe a veillé sur mes jeunes années.

— Oui, mais par orgueil du nom... ne l'oubliez pas ! dit durement Bourguignon.

— Laisse-moi, au contraire, l'oublier et ne voir en elle que la sœur qui m'a aimé... jusqu'au crime. Avec cette illusion, il est de mon devoir de la soustraire à la justice des hommes qui planera sur elle... tant que ces fatales traces du passé n'aient pas été anéanties.

— Croyez-moi, vous entreprenez là une bien rude tâche, appuya le valet en hochant la tête.

— Je réussirai si tu veux m'aider de tes conseils, si tu consens à me dévoiler les antécédents de ceux que je dois combattre.

Probablement que le fidèle serviteur n'avait pas entendu cet appel à sa protection, car au lieu d'y répondre, il demanda subitement :

— Où en sommes-nous du voyage ?

— Nous avons franchi la barrière et nous approchons de Noisy-le-Sec.

— J'y suis venu, il y a plus de trente ans, accompagner M. de Saint-Dutasse à un duel où il fit à son adversaire l'insigne honneur de le transpercer... Ce monsieur n'eût même pas le temps de lâcher un simple merci, débita Bourguignon.

Puis, avec un gros soupir, il grommela :

— Ah ! c'était le bon temps !

Le comte pressentit que le bonhomme allait s'absorber en ses mélancoliques souvenirs et, pour le ramener à la situation, il répéta :

— Oui, je suis certain de triompher de ces misérables, si tu veux me dévoiler leurs antécédents.

Pas plus que la première fois, le valet sembla n'avoir écouté. Comme Francis attendait qu'il lui plût de répondre, il fut fort étonné de voir Bourguignon, qui venait de secouer sa rêverie, lui dire tout à coup :

— Monsieur de Valnac, voulez-vous que je vous conte une histoire ?

—Mais?... fit le jeune homme surpris par cette proposition rimant si mal avec la requête qu'il adressait.

—Oh ! dit le serviteur en souriant, tout chemin mène à Rome ! Écoutez mon histoire, j'vous le conseille.

Le comte crut deviner que, d'une façon détournée, le vieillard se rendait à sa prière, et, tout ému, il répondit :

—Je t'écoute.

AVENTURE D'UN OFFICIER DE DRAGONS.

Était-ce que Bourguignon vou'ait véritablement donner à M. de Valnac la clef de tous ces sombres drames dans lesquels il allait l'engager ? Était-ce aussi que ce duel à Noisy-le-Sec, qu'il venait de rappeler, en reportant sa pensée au temps jadis, avait remué au fond de sa mémoire tout un monde de souvenirs qui lui faisaient un besoin de parler ? Nous n'en savons rien.

Toujours est-il que le serviteur, après avoir ainsi annoncé l'histoire qu'il allait commencer, débuta par un ironique et amer ricanement.

—Aventure galante d'un officier de dragons ! prononça-t-il d'une voix tristement moqueuse. N'est-ce pas, qu'à l'événement de ce seul titre, on est en droit de s'attendre à un très joyeux récit de garnison qui fera pouffer de rire au dénoûment ? Hélas ! non... car il a été sinistre, le dénoûment de cette fantaisie de gens ivres... de cette plaisanterie amère. Et pourtant, tous ceux qui ont concouru à cette folie étaient des gens d'honneur qui, à jeun, auraient rougi d'avoir eu même la seule pensée de ce qu'ils ont exécuté en sortant de table... ou, plutôt, de ce qu'ils ont poussé un des leurs à faire par son fantaisie.

—Est-ce que tu as connu le principal héros de l'aventure ? demanda Francis.

Bourguignon parut d'abord hésiter à répondre, puis d'un ton navré, il avoua en baissant la voix :

—Ce malheureux était M. le chevalier de Saint-Dutasse, mon bien-aimé maître.

—Est-ce possible ? s'écria Francis, moins étonné encore d'apprendre le nom du coupable que d'entendre le fidèle serviteur trahir le secret de celui auquel il avait voué un culte si profond.

Au si, en même temps qu'il s'exclamait à haute voix, la pensée de M. de Valnac fut celle-ci :

—Pourquoi Bourguignon me révèle-t-il cette faute inconcevable du défunt chevalier ?

Le valet reprit la parole.

—Quand M. de Saint-Dutasse avait quitté Paris pour se rendre au château de Gibrinoff, ses ennemis avaient tant fait qu'une haute intervention lui avait imposé de donner la démission de son grade dans le régiment du corps. Fiers et puissants aristocrates, ses collègues avaient voulu et obtenu que celui qu'ils appelaient dédaigneusement "un pique-assiette" sortît de leurs rangs. Le voyage aux Ardennes se présentait donc comme une opportune distraction à son chagrin, et le chevalier partit pour le château de Gibrinoff en se promettant, à son retour, d'appeler de l'arrêt qui avait si injustement brisé sa carrière militaire. Il avait compté n'être absent que pendant quatre ou cinq semaines, mais la mort de M. de Gibrinoff et le procès de Jacques Cardoz, longtemps retardé, qu'il avait voulu suivre jusqu'au bout, firent qu'il ne revint à Paris qu'après plusieurs mois écoulés.

—Il connaissait alors le crime de ma sœur ? interrompit M. de Valnac.

—... De votre sœur et de M. d'Armangis, oui, car il rapportait ces deux preuves qui les accusaient, ainsi que de Jozères.

—Et il eut alors l'idée de s'en servir ?

Bourguignon secoua négativement la tête à cette demande.

—Non, dit-il. M. de Saint-Dutasse aurait pu se les faire payer fort cher, car on lui en offrit de grosses sommes, mais il n'était pas un homme intéressé. Aussi refusa-t-il de tirer argent comptant de cette idée de collectionner des papiers... que je lui avais suggérée.

—Ah ! c'était de toi que venait l'idée ?

—Oui, monsieur le comte. Quo voulez-vous ? Mon cher maître était fort insouciant du temps futur. Il fallait bien s'inquiéter pour lui de la pauvreté qui menaçait ses vieux jours... car il n'était pas riche... Quand nous rentrâmes à Paris, toute sa fortune consistait en deux mille écus.

—Baste ! le monde appartient toujours aux gens d'esprit ! me répondait-il en riant lorsque je lui prêchais le souci de l'avenir.

Aussi résista-t-il à toutes mes suggestions pour lui faire battre monnaie avec ces papiers... qui, à la longue, étaient devenus de plus en plus nombreux... car il faut vous dire qu'il avait fini par se prendre d'une incroyable ardeur pour cette chasse aux coquins impunis. Dans toutes les maisons où il allait... ce que ses ennemis appelaient : "Piquer l'assiette..." il était perpétuellement à l'affût d'un secret... et, quand ce secret lui avait montré le plus petit bout de son nez, il fallait voir comme le chevalier se démenait pour le pincer jusqu'à ce qu'il en eût les preuves en poche !

—Mais à quoi bon vous donner tant de peine, puisque vous n'en tirez aucun parti ? lui disais-je après chaque bonne chasse.

—Tous ces gredins là me nourriront toujours et quand même... Je suis bien sûr de ne jamais mourir de faim, me répondait-il.

—Ne faudrait-il pas mieux posséder de quoi vous nourrir vous-même ?

—Pouah ! faisait-il, la cuisine de ménage ! tout seul à une table ! sans femmes ! sans fleurs ! sans luxe !... Non, cent fois non !

—Avec le produit de votre vente, vous pourriez vous donner tout cela largement à domicile.

—Quais ! à domicile !... et on parfumerait mon logis d'odeur de friture et d'oignon... et on m'assourdirait du bruit de vaisselle lavée... et, ce qui pis est, il me faudrait, le lendemain et le surlendemain, manger des restes... et réchauffés encore ! Ah ! vraiment, Bourguignon, pour un homme de goût, tu m'affliges profondément ! Je veux agir à ma guise, entends-tu ?

—Aux ordres de monsieur ! finissais-je toujours par dire.

Et, au fond, il avait complètement raison... suivant son système, bien entendu... car plus les gens le redoutaient, plus ils redoublaient de prévenances et de plats fins.

Un peu impatienté par tous ces détails qui l'éloignaient de l'histoire commencée, M. de Valnac interrompit Bourguignon en disant :

—Bref, ton maître ne songeait plus qu'à l'unique satisfaction de sa gourmandise ?

Le ton du domestique prit aussitôt un petit accent de fierté.

—Ne le croyez pas, monsieur de Valnac. Il y avait chez M. de Saint-Dutasse de nobles aspirations. La preuve en est que, six semaines après notre retour du château de Gibrinoff, il fut pris d'un profond désespoir de ne plus se sentir un sabre lui battre les mollets. C'était un loyal serviteur du Roi et un brave soldat qu'on avait eu tort de sacrifier fort légèrement. Son plus gros crime était d'avoir froissé l'aristocratie et stupide orgueil d'une trop noble compagnie d'élite. Il mit donc en compagnie tout le ban et l'arrière-ban des gens de sa connaissance qui, pour lui, remuèrent ciel et terre. Ils firent tant que M. de Saint-Dutasse fut réintégré dans son grade... c'est-à-dire non, je me trompe, car on ne lui rendit pas pleine justice.

—On le fit donc descendre d'un cran ? demanda M. de Valnac.

—Oh ! non : l'injustice consista en ce qu'on n'osa pas le replacer dans les gardes du corps. Au lieu de l'admettre à nouveau dans ce qu'on appelait la Maison du Roi, on le fit passer dans l'armée.

—Alors son grade dans les gardes du corps lui donnait droit à un avancement dans l'armée ? dit Francis.

—M. le comte a parfaitement raison. Aussi, un beau matin, M. de Saint-Dutasse reçut-il avis qu'il était nommé chef d'escadrons dans un régiment de dragons. En même temps l'ordre lui était enjoint de rejoindre sous quinze jours son corps qui tenait garnison à Lunéville.

—Quel âge avait alors ton maître ?

—Dame ! il trichait bien un peu en accusant quarante ans, mais il était si jeune d'allures, si frais, et tant coquet... surtout quand il avait passé par mes mains... que cette petite supercherie lui était permise.

—Au fond, il en avait ?

—Quarante-neuf ou cinquante. Il profitait de ce que la tourmente révolutionnaire avait anéanti bien des registres de paroisses... pour escamoter une dizaine d'années. "On n'a que l'âge que l'on paraît," disait-il. Et de fait, à voir sa vigueur, son agilité et son incroyable activité, on n'aurait pas osé lui donner son demi-siècle.. Ah ! quel beau cavalier ! et quel valseur il était, en dépit, de la cinquantaine !... Du jarret comme un cerf... et un cœur de jeune homme !...

—Donc, vous vous rîtes en route pour Lunéville ? demanda Francis pour couper court à l'éloge posthume du défunt de Saint-Dutasse.

—Oh ! pas tout de suite. L'ordre de rejoindre nous accordait un délai de quinze jours, que mon maître comptait employer à l'achat de ses chevaux. Il n'eut pas même ce soin à prendre ; car, parmi tous ceux qui l'aimaient ou qui le craignaient, ce fut à qui apporterait sa quote-part à la souscription intime qui s'organisa pour offrir ses montures à celui qu'ils appelaient "Notre cher cavalier." Ah ! monsieur de Valnac, si vous saviez les trois splendides bêtes de race qui arrivèrent ainsi, sans bourse délier, à M. de Saint-Dutasse ! Mon maître les confia au plus expert maquignon qui lui fut recommandé, pour les conduire à petites journées à Lunéville.

Et Bourguignon, s'enthousiasmant au souvenir, répéta sur tous les tons de l'admiration :

—Ah ! quelles bêtes ! quelles bêtes ! On eût payé cinq mille francs chacun de ces chevaux qu'on aurait fait une excellente affaire.

Puis, se calmant :

—Si je vous donne tous ces détails, c'est qu'ils sont utiles

pour ce qui va suivre. Enfin, arriva le jour du départ. Bien pourvu de tout, lingo et effets... encore par souscription... muni surtout de ses uniformes, chefs-d'œuvre d'élégance qui sortaient des mains du premier tailleur en vogue de Paris, M. le chevalier monta en chaise de poste, gai comme un vrai pinson. Tout le long du voyage il fut charmant, car de Paris à Lunéville il ne cessa de chanter et de rire.

—Enfin, vous arrivâtes à Lunéville ! interrompit encore M. de Valnac, agacé par tous ces préambules.

—Avant de continuer plus loin, il me faut d'abord bien vous préciser ce qui attendait M. de Saint-Dutasse à son arrivée au corps. A cette époque, en 1819 enfin, bien que la chute de l'Empire eût déjà quatre ans de date, les cadres d'officiers étaient encore, pour les neuf dixièmes, composés d'officiers qui avaient guerroyé avec le grand capitaine. Ils s'étaient rangés sous le drapeau blanc, car, pour eux, il représentait la France... la patrie ; mais, au fond, ils en voulaient à ceux qui le leur avaient imposé.

Faute de pouvoir s'en prendre au nouveau gouvernement leur rancune s'en donnait à cœur joie sur ceux qu'ils appelaient ses créatures. En somme, ils avaient un peu raison. Car, dès qu'une vacance s'offrait, au lieu qu'elle fût comblée à l'avancement, il arrivait que l'ayant-droit voyait sa place prise par un protégé des Tuileries qui, pour tout état de service, ne pouvait que protester de son ardent royalisme.

La maison du roi avait d'abord été créée comme déversoir pour ces gens, tous hommes de courage et d'honneur, mais, en réalité, militaires de pacotille. Malheureusement le nombre en était tel que, les corps d'élite se trouvant au complet, il avait bien fallu caser le trop plein dans l'armée, où il venait couper l'herbe sous le pied aux malheureux officiers bonapartistes dont l'avancement était arrêté.

—Bien, je devine ce qui était réservé à ton maître, dit Francis.

—Ceci posé, je continue, reprit le valet. Quand mon maître entra à Lunéville, ses chevaux y étaient arrivés de la veille et le maquignon les avait déjà promenés dans le quartier du régiment. A la vue de ces magnifiques bêtes, il y eut d'abord un cri d'admiration... puis un murmure d'envie et de rage quand on sut qu'elles appartenaient à M. de Saint-Dutasse, le nouveau chef d'escadrons expédié par la cour.

—C'est quelque blanc-beu ! se disait-on.

Parmi tout ce monde de cavaliers, — je parle des officiers, bien entendu, — il ne fut bientôt plus question, même avant de l'avoir vu, que du nouveau promu, le mirliflor, l'officier de bon-doir, le protégé des Tuileries, qui allait venir, à en juger par ses chevaux, faire grand flâta de son luxe et de son aristocratique nullité militaire.

Bref, mon maître n'avait pas encore paru à son corps que déjà ses chevaux lui valaient un bon nombre d'ennemis.

Le chevalier ne perdit pas de temps. Dès son entrée à Lunéville, il fit à son colonel la visite réglementaire et envoya sa carte aux officiers supérieurs. Le lendemain matin, il arrivait sur le champ de manœuvres pour prendre la tête de ses escadrons, monté sur un de ses magnifiques chevaux et dans une petite tenue de la plus élégante coupe... Ah ! le beau cavalier qu'il faisait !

Et Bourguignon, repris d'une admiration rétrospective, s'écria en joignant les mains :

—Oh ! oui, quel beau cavalier ! monsieur de Valnac. Oh !

si vous aviez pu voir comme il était pomponné ! attifé ! rasé ! peigné !... Je l'avais eu deux heures entre les mains... Une mère n'aurait pas mieux bichonné son fils. Dame ! il fallait bien frapper un grand coup pour l'entrée en scène !

—Alors il produisit son effet ? demanda François par complaisance pour l'enthousiasme du vieillard.

—Un immense effet, croyez moi ! On eût dit qu'un astro entrât dans le rang. A sa vue, tous les hommes de ses escadrons se redressèrent sur leurs selles, fiers comme des princes d'avoir un si beau commandant !... Malheureusement, si fort que j'eusse rajourni M. de Saint-Dutasse, il n'était pourtant pas possible de le prendre positivement pour un blanc bec.

Ceux donc, qui s'étaient attendus à trouver en lui un frais échappé de collège, durent aussitôt démarquer un point. Quant à être un officier de boudoir, M. le chevalier, qui avait jadis rudement et bravement chevauché à l'armée de Condé, prouva bien vite qu'il était un vieux praticien en manœuvres.

A la rentrée au quartier, le nouveau chef d'escadrons avait donc déjà effacé deux des griefs que lui reprochait une envieuse malveillance. Mais il n'en restait pas moins incontestablement un favori du pouvoir, entré, à la façon d'un coq, dans un grade qu'il n'avait pas lentement mérité.

Peu à peu une sourde hostilité se fit autour de lui, sans qu'il sût qui rendre responsable des mille ennuis qu'on lui suscitait. Ah ! ils pouvaient se vanter de procurer à M. de Saint-Dutasse de fréquents et jolis accès de rage ! La hiérarchie lui défendait de s'en prendre aux officiers placés sous ses ordres...

—Et les officiers supérieurs ? dit François, qui avait fini par prêter toute son attention au récit.

—Les officiers supérieurs, en dehors du service, s'en tenaient avec lui aux plus stricts rapports d'une glaciale politesse. A la pension où il prenait ses repas avec eux, ils gardaient le plus profond silence comme si, tous bonapartistes qu'ils étaient, ils avaient peur qu'un mot imprudent leur échappât en présence du protégé des Tuileries.

—Diable ! fit de Valnac, c'était le traiter en vrai moucharid ! Comment ces officiers supérieurs, tous hommes d'âge, pouvaient-ils si longtemps persister dans leur injuste prévention ?

—Eux ? des hommes d'âge !... Ne croyez pas cela. Sous l'Empire, le canon trouvait si bien qu'il fallait à tout instant boucher les vides. L'avancement était donc rapide et on arrivait, vite et jeune, à la grosse épaulette. Aussi, dans le régiment du chevalier, le plus âgé de tous ces officiers de l'ex-empire était le colonel, qui avait quinze bonnes années de moins que mon maître... Eux ! des hommes d'âge !... oh ! non... c'étaient des gaillards bien vivaces, entre trente et trente-cinq ans, qui menaient rondement la vie, je vous l'atteste.

Pour eux, mon maître était donc, sinon un vieillard, tout au moins un bonhomme sur le retour. Quand il n'était pas là, c'était à qui, parmi ses collègues, ferait gorge chaude sur M. de Saint-Dutasse, le bonhomme, le vieux voltigeur, le mannequin, etc. Les moins impolis l'appelaient : " Le papa Dutasse ",... les plus venimeux le surnommaient : " l'Empaillé "... Et notez, monsieur de Valnac, que cet empaillé-là aurait fatigué tous ces jeunes hommes à la marche, à la nage, à l'escrime, à l'équitation.

C'était un vrai corps de fer ! De ce qu'il n'avait pas l'air de s'apercevoir du bruiage et de la quarantaine qu'on lui imposait, on en arriva même à douter de son courage. Je ne saurais vous répéter toutes les plaisanteries qu'on fit sur ses teintures, ses cosmétiques et ce qu'on appelait : " ses prétentions ridicu-

lement hors d'âge ! " Enfin, monsieur... et j'en frémis encore en vous le répétant... ces polissons poussèrent l'irrévérence jusqu'à appeler mon honoré maître : " Un Faublas en retraite ! "

—Que me dis-tu là ! s'écria François en jouant l'air d'un homme scandalisé par une monstrueuse énormité.

—Oui, un Faublas en retraite ! appuya Bourguignon. Ils osèrent proférer un pareil blasphème !... Ah ! dame ! M. de Saint-Dutasse en avait déjà bien enduré sans souffrir mot, mais, cette fois, il bondit de fureur quand ce dernier propos lui revint aux oreilles.

—Et que résulta-t-il de cette crise d'indignation du chevalier ?

—Que mon maître, à bout de patience, entreprit de prouver à ces écervelés qu'il n'était ni un lâche, ni un empaillé, ni un Faublas en retraite. En un mot, il voulut leur apprendre qu'il était bel et bien leur maître.

—En tout ? fit François avec un léger accent de moquerie.

—Oui, monsieur, en tout ! insista Bourguignon avec assurance. La réhabilitation de M. de Saint-Dutasse n'employa pas plus d'une semaine.

—Oh ! oh ! il alla vite !

—Soyez-en juge. Dans toute ville où se tenait garnison, il existait, à cette époque, parmi la population civile, un inévitable clan de duellistes, bretteurs plus ou moins nombreux, qui cherchaient toujours querelle aux officiers. M. de Saint-Dutasse se fit indiquer sept des plus enragés de ces spadassins et prit leurs noms sur son carnet. Puis, il commença la semaine.

Le lundi, en bourgeois, sans armes par conséquent et n'ayant pas même une canne, il attendit au passage un chien enragé qui jetait la terreur dans les rues de la ville, et il l'étrangla net entre ses mains d'empaillé.

Le mardi, au bal de la préfecture, où avaient été reçus les officiers, il invita la femme d'un conseiller, si intrépide valseuse qu'elle avait toujours mis sur les dents tous les officiers qui avaient entrepris d'être son cavalier. Avec ses jambes d'empaillé, mon maître fit gaillardement tourner et retourner la belle qu'il fallut emporter à demi étouffée pour lui retirer son corset dans la pièce voisine.

Le mercredi, à un incendie qui se déclara, on le vit se précipiter dans les flammes pour en sauver une femme qu'il rapporta dans ses bras d'empaillé.

Le jeudi, comme il était sorti à cheval, il trouva la rue barrée par une charrette placée en travers, il donna un peu d'aire à sa monture et, crac ! il l'enleva par-dessus l'obstacle tout en retirant son chapeau à une dame qui, d'une fenêtre, regardait avec effroi ce saut périlleux.

Le vendredi... on commençait déjà, vous le comprenez, à parler pas mal, dans la ville, du chevalier de Saint-Dutasse... Le vendredi, dis-je, il plongea tout habillé dans la Vezouze pour en tirer un pauvre diable qui s'y noyait... Le feu et l'eau, c'était pas mal pour un empaillé, n'est-ce pas ?

Le samedi, à l'aide de la boxe anglaise qu'il connaissait à fond, il rossa un boucher, sorte d'hercule, qui, dans la rue, devant lui, avait adressé je ne sais plus quelle grossièreté à une bourgeoise.

Enfin, le dimanche, à une nouvelle soirée, il rattrapa sa célèbre valseuse de la Préfecture et il la fit tant et tant pirouetter que, devant tous les officiers qu'elle avait si souvent essouffés, elle demanda grâce au chevalier qui, pour bien prouver son jarret, ne cessa de danser avec d'autres dames qu'au point du

jour. Voilà quelle fut la semaine de ce prétendu empaillé.

—Est-ce que tu ne commets pas un oubli ? demanda M. de Valnac.

—Lequel ?

—A propos des sept plus fameux bretteurs dont, m'as-tu dit, ton maître avait pris les noms.

—Ah ! c'est vrai ! Je ne pensais pas à ajouter que, la semaine durant, chaque matin M. de Saint-Dutasse en tua un avant son déjeuner. Hein ! avouez qu'il avait bien employé son temps.

—Certes, oui, et ceux qui l'avaient appelé poltron et empaillé aurent avoir la bouche fermée. Mais dans tout ce que tu viens de me conter là, je ne vois pas trop ce que M. de Saint-Dutasse avait fait pour imposer silence aux gens qui le traitaient de...

—Attendez donc, dit gravement Bourguignon. Un beau jour, le régiment de dragons reçut l'ordre de changer de garnison. De Lunéville on l'envoyait à Châlons sur Marne. La route était longue et les étapes nombreuses. Il fut convenu que le régiment partirait d'abord sous la conduite de ses officiers ; puis, que les grosses épaulettés suivraient à distance, laissant tout ceci route à leurs subalternes.

C'était donc pour les officiers supérieurs un vrai voyage d'agrément, à petites journées, par un magnifique temps de fin de printemps, avec faculté de s'arrêter, à leur guise, sur la route, pour y passer la nuit. Au dernier moment, ils devaient forcer de vitesse pour rattraper le régiment un peu avant qu'il arrivât à destination.

—Bon. Les voici donc en route, interrompit de Valnac, impatienté par tous ces détails qui lui semblaient inutiles.

—Pas encore. A la première nouvelle du départ des dragons, ce fut un profond désespoir dans la population de Lunéville. Depuis le simple soldat jusqu'au colonel, chacun laissait, quelque part dans la ville, un pauvre cœur désolé. Il y eut donc de déchirantes scènes de séparation, accompagnées de petits cadeaux destinés à perpétuer dans la mémoire du partant le souvenir de jours heureux.

—Ton maître eut aussi sa poignante série d'adieux ?

—Ah ! monsieur, les infortunées arrivèrent si nombreuses à la maison que l'idée me vint un moment de leur distribuer des numéros, pour les faire défilet devant M. de Saint-Dutasse. Ce que mon maître reçut de portraits, de rubans avec son chiffre et celui de la victime entrelacés, de nœuds de corsets, etc., fut vraiment incalculable... Et des mèches de cheveux ! A n'en plus fuir !...

Il ne faut pas oublier qu'il s'était opéré un revirement complet en sa faveur. Il ne s'agissait plus de papa Dutasse ni d'empaillé ou de Faubla en retraite... C'était toujours notre gai, notre infatigable, notre brave, notre audacieux chevalier... et bientôt, celui qu'ils avaient regardé comme un vieillard, devint le chef et le boute-en-train de tous ces joyeux vivants.

Enfin arriva l'heure de décamper définitivement. Après le régiment parti en avant, les grosses épaulettés se mirent à leur tour en route. Le premier jour on parla garnison... de ce qu'on regrettait dans le séjour à Lunéville... de ce qu'on espérait trouver à Châlons sur-Marne... On compara les deux villes et on épuisa si bien ce sujet de conversation qu'il conduisit le groupe jusqu'à la couchée. Le lendemain, quand on remonta en selle, comme on avait tout dit à velle sur Lunéville et Châlons, il fallut trouver une autre matière à discuter.

—Alors on parla femmes ?

—Vous l'avez deviné. Cela devait inévitablement arriver à des gaillards tous ardents et joyeux drilles. On parla d'abord de la femme en général, puis le dialogue glissa insensiblement vers le thème de la femme en particulier. Comme déjà pas mal de lieues les séparaient de Lunéville, ils pensèrent que l'indiscrétion était autorisée à une certaine distance... et alors sur les belles explorées qu'on avait quittées, ce fut une suite ininterrompue de confidences... mais de confidences d'un si raide croutilleux que les chevaux dressaient les oreilles pour mieux entendre.

—Et M. de Saint-Dutasse ?

—Il écoutait sans souffler mot. A l'appui de leurs histoires, ces messieurs se montraient réciproquement les gages d'amour qui leur avaient été donnés... et, dame ! on riait à cœur joie.

Ah ! la route se fit si gaiement qu'on ne s'aperçut pas de sa longueur, car il était déjà nuit tombée quand on arriva au gros bourg où on avait décidé de passer cette seconde nuit. On fit irruption dans une hôtellerie de bonne mine qui se trouvait un peu en avant du pays.

—Une auberge isolée ?

—Non, pas précisément, mais séparée du bourg par une série de jardins dans lesquels s'élevaient des constructions bourgeoises... C'était comme qui dirait le faubourg aristocratique de l'endroit. C'est ainsi que, de l'autre côté de la route, en face de l'auberge, se dressait une vaste et superbe maison qu'une grille à hauteur d'homme séparait de la chaussée.

Je la vois encore cette maison tapissée de la verdure d'une vigne vierge qui, sur son treillage, grimait jusqu'au second étage. Derrière se trouvait un immense jardin dont les longs murs bordaient la route à droite et à gauche de l'habitation.

A ce moment de son récit, Bourguignon, dont la voix avait peu à peu faibli, s'arrêta tout à coup.

—Eh bien ! eh bien ! mon brave ; est-ce que tu t'endors ? s'écria François, que ce silence surprit en pleine attention.

—Non, monsieur de Valnac, répondit le valet avec un accent navré, mais je n'ai pas été maître du sentiment d'amère tristesse qui s'est emparé de moi au souvenir de cette maison.

La curiosité rendit le comte insensible à l'émotion du vieillard, et, impatient, il insista en disant :

—Tu en es resté au moment où la troupe joyeuse descendait de cheval devant l'hôtellerie.

Le conteur continua :

—Peu après, la bande était attablée devant un plantureux repas auquel on fit honneur à pleines dents, car l'étape avait rudement éveillé la faim... et, malheureusement aussi la soif. Ce fut l'appétit qui céda le premier... et l'on continua de boire. Après les vins arrivèrent les liqueurs.

—Tu étais là ?

—Oui ; derrière mon maître, que je servais. Comme il faisait chaud, on avait ouvert les fenêtres et, par sa position à table, M. de Saint-Dutasse, qui se trouvait en face d'une de ces fenêtres, voyait, s'élevant de l'autre côté de la route, la maison dont je vous ai parlé. Pas une pièce n'en était éclairée. Ses habitants devaient se tenir en ce moment sur le côté qui regardait le jardin. Au premier étage, apparaissait, comme un trou noir sur la façade sombre, une croisée qu'on avait laissée ouverte, sans doute pour laisser entrer dans l'intérieur un peu de la fraîcheur du soir.

—Est-ce que le chevalier avait beaucoup bu ?

—Couché-couçà ; mais depuis que les liqueurs avaient paru

sur la table, il n'avait plus touché à son verre. Comme il l'avait fait tout le long de la route, il écoutait toujours, car il faut vous dire que ces messieurs avaient repris le chapitre des femmes. Le sujet était trop agréable à traiter pour qu'ils l'abandonnassent avant de l'avoir épuisé bien à fond.

Mais, maintenant que toutes ces imaginations étaient échauffées par le vin, les indiscretions devenaient... d'un poivré... et d'un vinaigré qui me faisaient rougir. Les doux cadeaux étaient encore sortis des poches, et chacun étalait devant soi, dans son assiette, tous les trophées qui témoignaient de ses amours. Et c'était une tempête de rires à chaque histoire contée sur tel ou tel de ces gages d'amour. Celui dont l'assiette se voyait le mieux remplie était aussi un chef d'escadrons qui, après avoir achevé un récit du plus complet graveleux, s'avisa d'interpeller mon maître en s'écriant :

— Ah ça ! et toi, de Saint-Dutasse, est ce que tu ne vas rien nous dire ou nous montrer ? Allons, grand vainqueur, vide ta poche.

— Oh ! ma poche ! fit mon maître avec un petit air suffisant.

— Alors, vide tes poches... toutes tes poches, énorme-fat ! ricana l'autre.

— A quoi bon ?

— Mais pour nous exhiber tes reliques.

— Impossible. J'ai envoyé mes bagages en avant et, avec eux, la malle qui contient tous ces souvenirs de garnison.

Ce fut un ouragan de rires et de oris.

— Une malle ! tu en as une malle pleine ! De Saint-Dutasse en a rempli une malle ! Gloire au chevalier !

Et l'autre chef d'escadrons reprit :

— Si tu ne nous montres rien, conte-nous au moins quelque chose.

Mon maître haussa dédaigneusement les épaules à cette demande.

— Bah ! fit-il. Pourquoi, mes enfants, irais-je vous débiter de pareilles fadaïses ? Sont-ce là des succès dont on se doit vanter ? Ce n'est pas cela que j'appelle, de vraies conquêtes... de ces victoires qui donnent vraiment le droit de s'enorgueillir.

— Et que nommes-tu donc de vraies conquêtes ?

— Voulez vous le savoir ?

— Oui, oui, cria-t-on en chœur.

A ce moment, debout derrière M. de Saint-Dutasse, je vis que la fenêtre ouverte de la maison d'en face s'était éclairée et qu'une vieille femme venait d'entrer dans la chambre.

A mesure que le récit du domestique avançait, M. de Valnac, tout en lui prêtant le plus vif intérêt, sentait toujours grandir au fond de sa pensée la préoccupation curieuse qui lui faisait se répéter :

— Dans quel but Bourguignon me révèle-t-il cette aventure de son maître ?

Et le jeune homme cherchait vainement vers quels personnages du présent cette histoire du passé allait le ramener. Il savait le fidèle serviteur trop attaché à la mémoire du chevalier pour ne pas douter que s'il s'était décidé à soulever le voile qui cachait un crime de son regretté maître, ce ne pouvait être sans un important et mystérieux motif. Mais ce motif échappait à Francis qui, renouant à le découvrir, finit par en prendre son parti en se disant :

— Puisqu'il est convenu que je vais me trouver en plein

labyrinthe, attendons le fil sauveur qui m'a été promis pour en sortir.

Tout en pensant ainsi, le comte n'en avait pas moins écouté d'une oreille attentive le domestique.

Ce dernier avait continué en ces termes :

— A l'explosion de oris et de rires avait succédé le silence, et tous ces messieurs, les coudes sur la table, s'appêtaient à entendre la nouvelle théorie des conquêtes en amour que M. de Saint-Dutasse avait proposé de leur expliquer. Avant que mon maître eût ouvert la bouche, le grand diable de chef d'escadrons, son collègue, me cria en me tendant une bouteille :

— Tiens ! Bourguignon, verse une respectable lampée de ce rhum à ton maître pour lui procurer longue haleine, car je suppose qu'il va en avoir à nous conter.

J'emplis le verre du chevalier en comptant bien qu'il n'y toucherait pas. M. de Saint-Dutasse, très-fort gourmet tant qu'il s'agissait de vins, s'abstenait autant que possible des liqueurs qui, disait-il, émoussent le palais d'un buveur en attendant qu'elles abrutissent l'homme. C'était donc sans crainte que j'ai rempli de rhum le verre à bordaux qui se trouvait devant le chevalier... car ces messieurs, pour faire les choses consciencieusement, avaient jugé convenable de boire les liqueurs dans des verres à bordaux.

Au premier moment que je ne serais pas vu, je voulais faire disparaître de devant mon maître ce verre plein pour lui en substituer un autre vide... manœuvre qui m'avait été toujours commandée par monsieur en pareille occasion. Par malheur, le rhum était à peine versé que le grand diable se mit à dire :

— Messieurs, buvons d'avance à l'intéressante leçon sur l'amour que va nous faire de Saint-Dutasse, notre maître en pareille science !

Et les voilà qui se lèvent tous, tendant leurs verres pour les choquer contre celui de mon maître. Dame ! vous comprenez bien, il fallut avaler... M. le chevalier, ne voulant pas faire la petite bouche devant ceux qui le proclamaient leur maître, fit rubis sur l'ongle sans sourciller. Quand tous les verres vidés furent reposés sur la table, le grand diable reprit :

— Maintenant, de Saint-Dutasse, apprends-nous ce que tu entends par une conquête dont on puisse s'enorgueillir. A ton avis, n'est ce pas, il n'y a aucun mérite dans nos victoires amoureuses de Lunéville ?

— Non. Pas plus dans les vôtres... que dans les miennes du reste, répondit mon maître.

— Alors développe ta théorie, mon cher.

Interrompant son récit pour s'adresser directement à Francis, Bourguignon lui dit en changeant de ton :

— Moi, monsieur le comte, pendant que mon maître parlait, j'avais les yeux fixés, par la fenêtre de notre salle, sur cette croisée ouverte de la maison d'en face. Je regardais cette vieille femme qui trotinait par la chambre. En la voyant, à un moment, passer avec un peignoir et un bonnet de nuit dans les mains, qu'elle alla poser dans un coin que je ne pouvais apercevoir, je crus d'abord qu'elle se préparait à se coucher. Mais, tout à coup, la lumière disparut sans que la vieille eût fermé la fenêtre.

Si chaud qu'il fit à cette époque de fin de printemps, la température ne permettait pas de dormir avec la fenêtre ouverte, surtout à une femme âgée comme celle qui s'était montrée. Cette croisée restée béante et cette lumière disparue me firent promptement comprendre ce qui en était. La vieille n'était autre

qu'une domestique qui avait préparé le coucher... fait la couverture, comme on dit... pour une personne qui allait venir se mettre au lit dans cette chambre... Et cette personne devait être une femme, à en juger par le peignoir que j'avais vu dans les mains de la servante. En partant, elle avait laissé la fenêtre ouverte pour profiter de la fraîcheur jusqu'au dernier moment.

En même temps que je faisais ces remarques, M. le chevalier parlait :

—Oui, disait-il à son auditoire, je prétends qu'il n'y a pas le moindre mérite à se vanter d'une entreprise dont le succès est d'avance assuré. L'amour, tel que vous l'entendez, est un procédé, une stratégie connue, une formule selon l'ordonnance, un catéchisme, enfin un quelque chose bête et facile qui est à la portée du plus niais ou du moins spirituels. C'est réglé comme un papier de musique, sûr comme 2 et 2 font 4, et, à part la question de temps, le résultat en est tout à fait infaillible que je trouve pénible de s'en vanter. Profitions de l'ubaine, soit ! mais ne montons pas sur les toits pour crier victoire.

Un tonnerre de bravos éclata dans la salle quand mon maître s'arrêta pour respirer.

—Hourra pour Saint Dutasse ! gloire au chevalier ! Bien parlé ! Supérieurement dit ! De Saint Dutasse est superbe ! il est tout un monde !

Comme les joyeuses exclamations se calmaient enfin, quelqu'un proposa :

—Messieurs, buvons encore à Saint Dutasse !

Tous les verres se tendirent aussitôt vers mon maître, qui les fêta du sien que j'avais été forcé de remplir à nouveau. Il but cette seconde rasade sans plus boucher qu'à la première.

Ce fut le grand diable qui se leva pour le réveiller.

—De Dieu, cria-t-il, à présent que tu as si bien aplati nos succès, daigneras-tu nous apprendre comment, selon toi, se cueillent les vrais lauriers ?

—Tu désires que je donne ma conclusion ? demanda le chevalier.

—Parbleu !

—Eh bien, la voici.

Il allait parler quand il en fut empêché par l'entrée de l'aubergiste qui apparut avec un énorme bol de punch dans les mains.

—Avant que le chevalier débite sa conclusion, il faut d'abord allumer le punch, proposa un convive.

—Oui, allumer le punch et éteindre les lumières. Notre professeur va s'expliquer à la lueur des flammes de l'eau-de-vie, ajouta un autre.

La proposition était à peine achevée que les lumières étaient aussitôt éteintes et que la vaste salle n'avait plus pour l'éclairer que le feu du punch qui tentait de ses tons verdâtres tous les visages des convives.

—Maintenant, reprit un de ces messieurs, va ton train. Enseigne nous ce que tu entends par une conquête dont on puisse se vanter.

Au milieu du silence qui se fit, M. le chevalier répondit d'un ton clair et lent :

—J'entends se trouver tout à coup devant une femme qu'on n'a jamais vue... une créature honnête qui n'attend pas l'occasion de faiblir... et, la surprenant ainsi dans sa vie, savoir si bien s'emparer de sa raison et de ses sens que, sans lutte,

sans attermoiements, sans larmes, on l'amène à une faute volontaire dès la première entrevue.

—Et toi, tu entreprendrais une pareille conquête ? demanda une voix moqueuse.

—Parions cent louis, si vous voulez... et mettez-moi à l'épreuve, appuya M. de Saint Dutasse.

Comme il achevait, un des buveurs souffla vivement aux autres.

—Chut ! chut ! messieurs.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884.—[No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 ; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE, c'est-à-dire le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o— AUTRES AVANTAGES —o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux années (\$2) recevra, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 30 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du Feuilleton Illustré depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Picque, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884).—jusqu'au 1er juillet—*Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière (suite et fin)*.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)